



Mercredi de la 2<sup>ème</sup> semaine de carême  
Journée nationale d'hommage aux victimes du terrorisme  
Eglise Saint-Louis de France (Rome) – 11 mars 2020

*Avant la salutation*

Chers amis

M. le Président de la République, en réponse à des demandes formulées par des associations de victimes du terrorisme, a institué une *Journée nationale d'hommage* à ces victimes. C'est aujourd'hui 11 mars 2020 la première. Ce matin, le Préfet de Normandie était à Saint-Etienne du Rouvray, comme je suppose d'autres Préfets se sont rendus sur des lieux d'attentats meurtriers.

Madame l'Ambassadrice près le Saint-Siège a pris l'initiative de la célébration de ce soir en notre église nationale Saint-Louis de Rome. Ce 11 mars fait écho au premier des attentats commis à Toulouse et à Montauban en 2012, mais aussi à celui de Madrid en 2004, le plus violent en Europe. En cette ville de Rome, centre de la catholicité, notre mémoire ne peut s'arrêter ni aux frontières de la France ni à celles de l'Europe. Notre prière ne peut s'arrêter aux victimes mais doit s'étendre aux auteurs dont beaucoup ont été « neutralisés », et aussi à tous ceux que le terrorisme a touchés d'une manière ou d'une autre.

Si vous le voulez bien, entrons dans la prière par quelques instants de silence pour laisser nos cœurs s'élargir, et penser aux drames humains, familiaux, sociaux qu'engendrent les attentats avec leur cortège de souffrance.

Jr 18, 18-20 ; Ps 30  
Mt 20, 17-28

*Homélie*

« Pouvez-vous boire à la coupe que je vais boire ? » (Mt 20, 22), interroge Jésus.

La place du sacrifice et de la souffrance n'a pas fini d'interroger le cœur de l'homme comme le cœur des disciples de Jésus. Faut-il lui donner une réponse ? Une journée nationale d'hommage aux victimes du terrorisme n'a certes pas cette prétention ; mais elle maintient dans notre conscience commune le rejet du sacrifice et de la souffrance, dans un réflexe vital.

Visiblement, les douze, c'est-à-dire les disciples les plus proches de Jésus, ne comprennent pas grand-chose à l'annonce de la passion suivie de cette interrogation : « Pouvez-vous boire à la coupe que je vais boire ? » Comprendons-nous davantage ?

Les paroles de Jésus n'offrent pas un chemin de compréhension intellectuelle du mal et du malheur. Elle offre un chemin de vie. Essayons de le suivre.

Pour la troisième fois, Jésus annonce sa mort prochaine. Il ajoute quelques précisions par rapport aux deux premières : sa livraison aux nations païennes et sa flagellation (cf. Mt 20, 19). Il s'agira donc bien d'une mort par condamnation universelle et d'une mort douloureuse.

Cette mort par condamnation universelle rejoint toute mort, toute mort décidée par d'autres, toute mort même infâme. Mais, existe-t-il une mort qui ne soit pas violente, subie, infâme ? Même en des temps où on voudrait la masquer ou bien en décider soi-même, la mort est toujours violente. Cela est vrai même si nous le ressentons plus ou moins, même si elle semble adoucie par les circonstances, l'entourage, les soins, l'âge, la croyance. Ayant connu dans mon diocèse un prêtre victime du terrorisme puis un prêtre qui s'est donné la mort, je ne sais pas encore laquelle est la plus violente. En fait, je le sais.

Les fils de Zébédée et leur mère semblent ne pas entendre le passage de Jésus par la mort ; Ils l'enjambent pour arriver directement au Royaume et aux bonnes places à y prendre, à y recevoir (cf. Mt 20, 21). L'indignation des dix autres laisse penser qu'ils sont dans le même état d'esprit (Cf. Mt 20, 24).

Rendre hommage aux victimes du terrorisme interdit d'enjamber la souffrance de la mort. Il m'arrive d'accueillir des personnes bien intentionnées, venant aux nouvelles de la béatification du Père Jacques Hamel, voire du diocèse en ajoutant : « quels sont les fruits du martyre du Père Jacques Hamel ? » Je me demande s'ils n'enjambent pas la mort comme la mère des fils de Zébédée pensant au Royaume, sans prêter attention à la flagellation annoncée et à la coupe promise, à la passion.

Aujourd'hui encore, des proches du Père Hamel sont en révolte ou en dépression ; aujourd'hui encore, les policiers qui ont tiré sur des hommes armés facticement sont marqués à vie ; aujourd'hui encore la paroisse a un genou en terre.

Aujourd'hui encore, nous n'acceptons pas. Nos cœurs ne sont pas encore désarmés, je veux dire armés des seules armes de Jésus : l'amour, l'amour et l'amour. Aujourd'hui encore, je suis un peu comme le prophète Jérémie. Je présente à Dieu mes ennemis comme ses ennemis à abattre. La liturgie nous présente la première belle partie de sa prière : « fais attention à moi ... Souviens-toi que je me suis tenu en ta présence pour te parler en leur faveur ... » (Jr 18, 20) Elle nous a épargné la suite : « passe-les au fil de l'épée ... que leurs femmes soient privées d'enfants et de maris ; que leurs hommes soient emportés par la mort ... » (Jr 18, 21).

Qui d'entre nous ne s'est pas réjoui en entendant annoncer la mort de responsables de l'Etat islamique ou de combattants, voire l'avoir souhaité comme Jérémie ?

Jésus propose un autre chemin. Il donne deux indications : la première est la confiance en son Père : « Quant à siéger à ma droite et à ma gauche, ce n'est pas à moi de l'accorder ; il y a ceux pour qui cela est préparé par mon Père » (Mt 20, 23). L'issue de sa vie est entre les mains de son Père qui le ressuscitera. L'issue de notre vie l'est aussi puisque Jésus prend sur lui notre vie jusque dans sa mort.

La deuxième indication consiste à renverser la spirale du pouvoir et de l'ambition en une spirale du service qui va jusqu'à donner sa vie : « Celui qui veut devenir grand parmi vous sera votre serviteur » (Mt 20, 26).

L'Eglise, comme société, n'a pas de leçon à faire en ce domaine. Chers frères évêques, l'affirmation de notre pouvoir est rarement sans ambiguïté. Pussions-nous en venant dans la ville où Pierre et Paul ont bu à la même coupe que leur maître, notre maître, apprendre à convertir notre pouvoir en un service de plus en plus authentiquement joyeux, un service de la Passion.

✠ DOMINIQUE LEBRUN  
Archevêque de Rouen.